

# Le théâtre et les lettres : une inauguration a Genève

Autor(en): **Golay, Georges**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **11 (1912-1913)**

PDF erstellt am: **10.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-750630>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Il reste que si le nom de M. Ramuz ne doit pas figurer de longtemps dans les conventionnels manuels de littérature qui s'éditent à Paris et sur le sol gaulois, il y figurera un jour, ou du moins celui de ses successeurs romands, car il en a déjà, et il a ouvert une route. Les lettres françaises se sont enrichies d'une œuvre personnelle et neuve, montrant une fois de plus leur inépuisable richesse, qu'il n'y a qu'à découvrir. Et la Suisse romande a mieux compris ce que pouvait être l'indépendance provinciale dans la tradition française.

ZUOZ

FLORIAN DELHORBE



## LE THÉÂTRE ET LES LETTRES

### UNE INAUGURATION A GENÈVE

Samedi, 25 janvier, la Société du Théâtre de la Comédie a inauguré sa nouvelle salle de spectacles. Désormais notre scène littéraire est chez elle; elle est par là plus indépendante, plus libre de ses mouvements, moins soumise à certaines conditions qui eussent pu avec le temps entraver son développement.

L'inauguration de ce nouveau théâtre n'a pas été sans provoquer beaucoup de commentaires. Je ne saurais me priver du plaisir d'en parler aux lecteurs de *Wissen und Leben*. La „Comédie“, en effet, a pris rapidement une très grande place dans la vie intellectuelle de la Suisse romande. C'est notre grand théâtre littéraire, celui qui donne au public l'occasion de connaître les œuvres du théâtre classique et du théâtre moderne et les meilleures traductions des pièces étrangères. Et maintenant que la *Comédie* a obtenu droit de cité, qu'elle a *réussi* — puisqu'enfin la *réussite* matérielle est la condition *sine qua non* d'une entreprise artistique et désintéressée — on se demande comment Genève a pu se passer si longtemps d'une scène dramatique, dirigée par un homme soucieux de beau théâtre et d'œuvres littéraires.

J'ai dit que l'inauguration du Théâtre de la Comédie appelait des commentaires. En effet, il importe de rappeler comment débuta la Comédie, et par quelle suite d'efforts persistants et volontaires, ses dirigeants l'ont amenée au point où elle se trouve aujourd'hui.

Il y a quelques années encore, Genève ne possédait qu'une grande scène, le Théâtre de la ville, construction d'ailleurs fort luxueuse, mais aménagée pour des représentations d'opéra. Quelquefois l'Opéra engageait une troupe de Comédie, recrutée en Province, et cette troupe jouait à côté quelques pièces — le plus souvent des vaudevilles et des mélodrames — pour occuper les soirées consacrées aux répétitions de la troupe lyrique. Le public ne fréquentait guère ces soirées de „comédie“, et les étrangers que leurs études appelaient à séjourner à Genève, pouvaient facilement

croire que *Les deux Orphelines* ou *Coquart et Bicoquet* constituaient le fond du théâtre français moderne. Puis vinrent de nombreux changements de direction, et depuis cinq ans l'Opéra n'abrite que des chanteurs. Il reçoit il est vrai quelques tournées parisiennes, parfois intéressantes, mais le plus souvent d'une lamentable médiocrité: *exportation*.

Cependant, des intellectuels — écrivains, professeurs, critiques — des amateurs de théâtre, des commerçants cultivés s'inquiétaient de ce qu'une ville comme Genève, avec de telles ressources, ne fût pas à même de posséder un théâtre littéraire, capable de représenter les belles œuvres contemporaines et le répertoire classique. En 1909, M. Ernest Fournier, un artiste de comédie, jeune, confiant et fort lettré, fit appel à quelques amis que son idée enthousiasma, et ensemble ils constituèrent, avec un capital restreint, la Société: *la Comédie*. En attendant le moment où ils pourraient posséder un Théâtre „à eux“, M. Fournier et ses amis louèrent la salle de spectacles de la Maison communale de Plainpalais, et le 1<sup>er</sup> décembre 1909, la troupe de M. Fournier débutait dans la *Course du Flambeau*, l'admirable tragédie moderne de M. Paul Hervieu, et le jeudi suivant, M. Fournier inaugurait avec le *Barbier de Séville* la série de ses matinées classiques, destinées à un si grand succès.

Il paraît que la Comédie répondait à un réel besoin, puisque, dès les premières semaines, le public assista à ces représentations, et que, malgré les inévitables difficultés du début, le résultat matériel fut satisfaisant.

\* \* \*

La grande difficulté était celle du répertoire. La direction de la Comédie, soucieuse dès l'abord de donner à son répertoire une allure littéraire, mit résolument de côté les grosses farces et les mélodrames, les „dramas populaires“ dans le genre de la *Porteuse de pain* ou du *Courrier de Lyon*. Elle résolut de s'en tenir, pour ses représentations du soir, à la comédie moderne, à la comédie légère, et aux pièces des grands dramaturges contemporains. La première année nous eûmes par exemple la *Course du Flambeau*, la *Rabouilleuse*, d'Emile Fabre, *Amoureuse*, de Porto-Riche, la *Sacrifiée*, de Gaston Devore, et quelques œuvres plus légères, mais d'une valeur incontestable. L'année suivante, ayant un peu modifié sa troupe, M. Fournier nous donna entre autres, la *Nouvelle idole*, de François de Curel, le *Détour*, de H. Bernstein, les *Vainqueurs*, d'Emile Fabre, la *Rafale*, de Bernstein, *Un Divorce*, de Paul Bourget, et l'année dernière, ce furent, avec une troupe également modifiée, les magnifiques, les inoubliables soirées du *Repas du Lion*, de François de Curel, l'*Apôtre* de Paul H. Loyson, l'*Ami des femmes*, de Dumas fils, l'*Etrangère*, du même Dumas, avec M. Le Bargy. Pendant ces trois premières années M. Fournier puisa également dans le répertoire étranger et les Genevois et leurs hôtes applaudirent et discutèrent le *Grand soir*, de L. Kampf, *Maison de Poupée*, d'Ibsen, *Comme les feuilles*, de G. Giacosa, l'*Honneur*, de Sudermann, d'autres encore. Je ne veux donner ici que quelques indications et non point dresser un inventaire.

Une des plus heureuses innovations de la „Comédie“ furent les matinées classiques dont j'ai dit déjà quelques mots. Chaque jeudi, la Comédie donne une comédie de Molière ou de Beaumarchais, de Marivaux, de Se-

daine ou de Musset. Un conférencier présente la pièce aux spectateurs, et l'on entend ainsi M. B. Bouvier commenter l'*Avare*; M. Albert Bonnard faire le portrait de Beaumarchais à propos du *Mariage de Figaro*; M. Ernest Bovet exposer, à l'occasion du *Jeu de l'amour et du hasard*, ses idées sur l'évolution du genre dramatique.

La *Comédie* ne pouvait cependant rester plus longtemps l'hôte de la municipalité de Plainpalais; la scène un peu exigüe ne convenait point aux mises-en-scènes compliquées; la salle elle-même était aménagée pour des soirées d'amateurs, et M. Fournier devait la céder assez souvent aux sociétés de la Commune pour qui elle avait été primitivement construite. Le Comité de direction de la Comédie mit un projet à l'étude, et la construction d'un théâtre fut décidée. M. Henry Baudin, l'architecte dont la compétence la plus sûre s'allie au sens artistique le plus distingué, fut chargé d'établir les plans. La construction dura dix-sept mois, et le 25 janvier la scène était inaugurée avec le *Prince d'Aurec*, de M. H. Lavedan. Désormais aucune difficulté matérielle ne peut arrêter le développement de la Comédie. Le bâtiment est spacieux, bien compris et, m'a-t-on dit, pourvu des installations les plus modernes. La scène est grande, suffisamment profonde, l'acoustique satisfait jusqu'aux spectateurs des galeries supérieures. Tout est donc pour le mieux dans le meilleur des théâtres.

Il faut rendre hommage au directeur de la Comédie, qui voulut doter sa ville natale d'un théâtre de premier ordre, et qui mit au service de cette idée la plus constante application et la volonté la plus tenace. Il faut singulièrement de „courage“, à notre époque, pour braver le ridicule qui accueille l'homme assez audacieux pour entreprendre ou tenter n'importe quoi dans n'importe quel domaine. J'ai entendu bien souvent dire, autour de moi: „Un théâtre de Comédie indépendant? Quelle plaisanterie. Ça ne réussira pas.“ Ou bien: „Si la direction de la Comédie fait une large place au répertoire grivois, l'entreprise pourra marcher. Le public veut rigoler. Sans cela . . .“ Eh bien! les événements ont prouvé le contraire. Si le public aime à rire — ce qui est une preuve de santé et de confiance en soi — il aime aussi à réfléchir et à être ému.

J'ai sous les yeux différentes statistiques. La moyenne des „salles“ fut sensiblement la même pour *Maison de poupée* et pour *Primerose*; *Tartuffe* et le *Repas du Lion* ont réalisé pendant plus d'une semaine le maximum des recettes. La *Nouvelle idole* dut être reprise comme d'ailleurs *Amoureuse* . . . Tout cela est significatif. De ces chiffres on peut tirer de précieux enseignements. Qui fréquente la Comédie? Tout d'abord l'élite de la société genevoise, la Colonie étrangère, les étudiants, les pensionnats et les établissements d'éducation; puis les employés et en assez grand nombre, les ouvriers. Ce n'est donc pas un public d'oisifs, un public de „luxe“ uniquement préoccupé de s'exhiber. Genève est une ville d'éducation et une ville de séjour, et c'est en outre la plus grande ville de la Suisse française. Sa situation la met à même d'être — hors frontières — le centre intellectuel le plus rapproché des départements français limitrophes. Aux représentations de la „Comédie“ viennent des spectateurs fidèles non seulement du Canton de Vaud, mais d'Annecy, de Bonneville, de Chambéry et même de Lyon. Tout cela est heureux, mais tout cela aussi impose des devoirs, et maintenant que le théâtre de la Comédie a pris place au nombre de nos institutions intellectuelles, au même titre que

la Bibliothèque publique ou les Conférences de l'Aula, on peut exiger d'elle beaucoup, touchant le théâtre contemporain et le théâtre classique, touchant aussi les dramaturges nés entre le Jura et le Lac et qui nourrissent l'ambition légitime d'être joués à Genève.

\* \* \*

Nous espérons que désormais, plus encore que par le passé, le Théâtre de la Comédie tiendra sa place de théâtre littéraire, de véritable théâtre d'art. De nos jours le théâtre est le plus puissant facteur d'éducation intellectuelle, parce qu'il est accessible à tous et qu'il constitue un délassement en même temps qu'une source d'émotions féconde et puissante. Voir jouer une belle pièce, c'est à dire, assister, participer même à la réalisation d'un chef-d'œuvre de psychologie et d'ingéniosité, de force et de poésie, voilà qui vaut mieux pour l'étudiant que tous les commentaires et pour l'ouvrier que toutes les conférences. Tout ce qui en classe paraît monotone, tout ce qui à la lecture semble conventionnel et factice, est replacé dans son cadre véritable. Tout ce qui était mort renaît à la vie, tout ce qui semblait vieux se pare d'une immortelle jeunesse.

En faisant, comme il sied, toutes les concessions possibles au répertoire courant, M. Fournier nous donnera souvent encore des œuvres de prix, des œuvres rares, de celles que l'on ne peut voir ni au cinématographe ni au music-hall. Ainsi le public s'habituera au beau théâtre, à celui qui fait la gloire des lettres françaises, et les étrangers qui séjournent chez nous se rendront compte du degré de culture de notre peuple, qu'ils méconnaissent, pour la plupart, cruellement.

D'autre part, nous souhaiterions vivement que le théâtre étranger ne fût point oublié. Les Allemands, les Russes, les Italiens, les Scandinaves et les Anglais ont leur théâtre qu'il est intéressant de connaître. Ce n'est peut-être plus du Nord que nous vient la lumière, mais quel intérêt aurions-nous à bannir de notre scène l'œuvre d'Ibsen ou de Strindberg? Le mystère des âmes étrangères nous est révélé merveilleusement par le théâtre. Nous n'avons ni les raisons, ni les préjugés des tenants du nationalisme français, surtout quand ce nationalisme veut être littéraire, et M. Alfred Capus lui-même qui manifeste cet esprit dans ses hebdomadaires *Courriers de Paris*, voudra bien reconnaître que Arthur Pinero ou Gerhardt Hauptmann tiennent dans le monde des lettres une place aussi grande que M. Georges Feydeau, et que l'esprit latin est fait de compréhension et d'assimilation.

Un théâtre indépendant à Genève est donc placé mieux qu'aucun autre pour révéler de temps à autre quelque grande œuvre dramatique sortie d'un cerveau étranger; en lui donnant l'hospitalité, nous serons dans la grande tradition française, et pour être Romands, nous n'en serons pas moins hommes. *Homo sum . . .* M. Maurice Muret disait, voici quelques mois, les charmes du cosmopolitisme littéraire, qu'il se gardait bien d'ailleurs de confondre avec le cosmopolitisme politique, qui est bien la plus funeste utopie. *Cosmopolite comme un Genevois*, dit-on couramment, et M. Gustave Lanson n'y manque jamais. Soyons donc, quelque peu, et dans la mesure du possible *théâtralement* cosmopolites, tout en nous efforçant d'avoir du goût et de choisir. Le théâtre français n'en souffrira nullement, et nos étudiants pourront apprendre à connaître mieux que par ouï-dire les *Tis-*

*serands* ou la *Puissance des ténèbres*, et, pourquoi pas, le *Canard sauvage* et *La maison en ordre*.

Enfin, et ceci est un vœu que bien d'autres font avec moi, nous souhaitons que les écrivains de théâtre de notre pays romand puissent trouver un directeur qui soit hospitalier à leurs œuvres. La très belle renaissance littéraire à laquelle nous assistons maintenant dans notre pays, nous permet d'espérer des œuvres dramatiques originales et fortes. Nous en connaissons déjà, et sans parler des drames de M. René Morax, lesquels sont d'un genre particulier, et que l'on a représentés avec le plus grand succès au Théâtre de Mézières, nous pourrions bien citer quelques drames et quelques comédies qui révèlent de véritables auteurs dramatiques, et non point seulement d'agréables amateurs. La Comédie n'a-t-elle pas donné déjà, il y a deux ans, l'*Alkestis*, de M<sup>me</sup> Berthe Vadier, et l'année dernière *Le Docteur Séguin*, de M. André Vierne et l'*Etranger*, de M. Jean Violette? Ces essais n'ont pas passé inaperçus, et si dans un avenir que nous souhaitons prochain, les écrivains romands doués pour le théâtre aspirent à être joués, il y aura de bons acteurs pour interpréter leurs pièces et un bon public pour les encourager et les applaudir. Il est inadmissible que nos dramaturges doivent *nécessairement* émigrer pour ne pas être condamnés à garder leurs œuvres dans leurs tiroirs. Ce que nous faisons pour nos romanciers, faisons-le également pour nos auteurs dramatiques . . .

Ce sont ces vœux, ces désirs, ces espérances que nous avons emportés de la belle et simple cérémonie d'inauguration du nouveau théâtre de M. Ernest Fournier. Puissent-ils se réaliser bientôt et donner à la vie intellectuelle de Genève et de la Suisse romande des raisons nouvelles d'activité.

GENÈVE

GEORGES GOLAY



## EINE RANDBEMERKUNG

Unser Mitarbeiter Charlot Straßer hat eine Doktorarbeit über *Das Kumulativverbrechen* im Verlag F. C. W. Vogel in Leipzig erscheinen lassen, worin er unter anderem einen Giftmord behandelt, der vor kurzem in Zürich gewaltsames Aufsehen machte. Dabei stellt er fest, dass der Täter nicht lange vor dem Mord, als er überall den schlechtesten Leumund genoss, von der Zürcher Vormundschaftsbehörde zum Vormund der Kinder seiner Maitresse ernannt wurde. Dazu schreibt der Verfasser:

„Hierzu eine Zwischenfrage: Wie war es nur möglich, dass man einem Menschen, der seine eigenen sechs Kinder nicht aus eigener Kraft zu erhalten vermochte, welcher für sich Unterstützung und Armenpflege erbat und benutzte, die Vormundschaft über zehn fremde Kinder übertrug? Hier musste in den maßgebenden Kreisen eine schablonenhafte Behandlung Platz gegriffen haben, die nirgends gefährlicher war, als wo es sich um die heranwachsende Jugend aus solcher Umgebung, aus solchem Milieu handelte“.

